

Guerre de 1870 : et soudain une armée défaite

Jean-Louis Spieser poursuit son travail de fourmi, traduisant de l'allemand au français des textes rares. Après le fort remarqué « Lettres à Élise », ce professeur de français à la retraite s'est plongé dans les souvenirs de Georges Müller, récit relatant les événements de 1870 dans le nord de l'Alsace.

Éclipsée par la Grande Guerre, la guerre de 1870 constitue un angle mort dans la mémoire collective, sauf peut-être pour certains habitants de l'Alsace septentrionale où se déroulèrent les combats à l'été 1870, notamment à Wissembourg et Woerth.

« Passionné par la guerre de 1870 », Jean-Louis Spieser, ancien professeur de Français originaire du Sundgau, arbore dans sa maison frélandaise, un tableau mettant en scène son aïeul, Donat Ketterlin, 25 ans, la position de son cheval - les deux jambes avant levées - signifiant la mort du cavalier au combat. L'arrière-arrière-grand-père de Jean-Louis Spieser est à ses yeux un trait d'union généalogique avec une « époque » qu'il ne consi-



Jean-Louis Spieser mène un travail d'orfèvre en sa qualité de traducteur, offrant un accès à des textes rares aux locuteurs francophones. Photo L'Alsace/Jean-Daniel KIENZ



Depuis Fréland où il réside, Jean-Louis Spieser redonne vie à des documents rares qu'il traduit de l'allemand au français. Photo L'Alsace/Jean-Daniel KIENZ

dère « pas si lointaine que cela ». Le dernier combattant français de la guerre franco-prussienne n'est-il pas mort en 1955 ?

Lon retient surtout que l'Alsace, la Moselle, une partie de la Meurthe et des Vosges, soit 1 700 communes et 1,6 million d'habitants, furent livrés aux Prussiens après le traité de Francfort en mai 1871 ;

cet abandon ouvre une parenthèse germanique de près de 50 ans alors que l'Alsace a eu, en 200 ans, le temps de se construire un destin commun avec la France.

Le récit de Georges Müller, édité en langue allemande pour la première fois en 1894 et traduit par M. Spieser, rappelle ce qu'était l'Alsace rurale avant qu'elle ne quitte brusquement le giron de l'Empire : une contrée française profondément pieuse, jouissant d'une double culture linguistique.

Et lorsque les Prussiens déboulent dans le nord de l'Alsace, ses habitants demeurent persuadés que « la première armée du monde » volera de victoires en victoires. « Ils étaient sûrs à 100 % que la France allait gagner. Une défaite ne pouvait être envisagée ». D'autant que la France « est la seule à disposer de mitrailleuses, une arme incroyable, les *Kugelspritzers*, comme disent les Prussiens ».

Information, désinformation...

« C'est étonnant » la façon dont ce Georges Müller, âgé de 11 ans en 1870, décrit la situation de ses congénères à Lembach, et surtout comment l'information et la désinformation sèment le trouble parmi une population incrédule.

L'auteur de l'ouvrage rédigé à partir de souvenirs d'enfance - « *Kriegserinnerungen* » - a été « placé en pension » par son père au sein d'une famille, dont le patriarche, un paysan érudit comme le fut Charles Zumstein, « lui ouvre les yeux ». Ce qui explique la valeur d'un récit : le jeune Müller vit certes en milieu rural mais l'enseignement de cette époque lui permet de manier la plume avec une précision notariale.

« Quel observateur », fait remarquer admiratif le traducteur qui loue le recul intellectuel et culturel dont fait preuve Müller face aux

événements tragiques. Le théâtre des opérations n'est qu'anecdotes : les batailles proprement dites semblent à la fois lointaines et si proches ; forcément proches car les soldats sont bien visibles, de même que les prisonniers, les blessés, et le cortège de « souffrances ».

Georges Müller s'attache à décrire les sentiments d'une population angoissée, ses réactions face aux (fausses) nouvelles, et l'état de son moral, à la manière d'un ethnographe observant les us coutumes d'une contrée exotique confrontée à l'invasion. La traduction en français a été grandement facilitée par l'organisation du livre en petits chapitres de quelques pages conférant au récit une rythmique littéraire tout à fait étonnante. « C'est aussi l'histoire de croyances : comment le commun des mortels croit pour se rassurer. La France ne pouvait pas perdre parce que Dieu est le protecteur de la France. C'est Dieu qui règle le sort des batailles ».

L'ouvrage paraît en 1894 surfant sur le développement du tourisme de mémoire dans le nord d'une Alsace jalonnée de stèles militaires, comme à Wissembourg, Woerth, Froeschwiller. Les « *Fröschweiler Chronik* » de Karl Klein, succès littéraire outre-Rhin, servirent d'incitation commerciale à un Georges Müller qui s'éteint en 1934, à Mulhouse.

Jean Daniel KIENZ

À SAVOIR 1870. *L'été terrible. Les souvenirs d'un Alsacien*, de Georges Müller, traduit par Jean-Louis Spieser. Ses ouvrages sont décrits sur le site web : spieser.eu en particulier « Lettres à Élise », monumental travail de mémoire réalisé à partir de la correspondance de soldats prussiens.